Commentaire sur le psaume CXXXII

HOMÉLIE I

Sur le verset 1 : « Voyez comme il est bon et comme il est agréable que des frères habitent ensemble dans l'unité. »

I. « Voyez comme il est bon. » « Voyez » est la parole de celui qui contemple et montre ; « comme », celle de celui qui admire et s'exclame. Quatre mouvements sont ainsi réunis dans un ordre harmonieux : la contemplation, l'admiration, la démonstration et l'exclamation. La contemplation indique la pureté d'un cœur pur ; l'admiration, la grandeur de la chose contemplée ; la démonstration, la charité d'une âme sociable ; l'exclamation, l'ampleur même de cette charité. Voyez donc par quelle louange il exalte ce qu'il énonce soudain, dès ce commencement abrupt, en admirant, en s'exclamant et en conviant ses amis au spectacle comme du doigt.

II. Il est bon, dit-il, et agréable, ce que je vous offre ; utile et délectable, ce que je vous montre. Pour reprendre les mots du poète : « Il emporte tous les suffrages, celui qui mêle l'utile à l'agréable. » Beaucoup de choses sont bonnes sans être agréables, comme les jeûnes qui affligent la chair ; beaucoup sont agréables sans être bonnes, comme les vices de la chair qui offensent Dieu. Lui nous a mêlé le vin à la table de la sagesse : il a réuni la bonté et l'agrément, l'utilité et la douceur, dans la coupe de la clémence divine. Approchons et buvons, car ce qui est dit bon n'est pas déshonnête, et ce qui est présenté comme agréable n'est pas pesant. Et quelle est donc cette chose qui touche ainsi l'âme par son agrément et attire le désir par son utilité ? « Que des frères habitent ensemble dans l'unité » : brève description, et d'autant plus obscure qu'elle est plus brève.

Je trouve dans les Écritures quatre sortes de frères : selon la nature, comme Jacob et Ésaü ; selon la parenté, comme Abraham et Lot ; selon le peuple, comme toute la maison de Jacob ; selon la foi, comme tous les chrétiens. Les premiers se

disputent l'héritage et se séparent l'un de l'autre ; les deuxièmes se divisent, d'une manière beaucoup moins grave, dans la Genèse ; les troisièmes sont dispersés par la colère du visage de Dieu, et sont appelés peuple stupide et insensé ; au quatrième degré encore, on trouve beaucoup de faux frères et beaucoup de schismatiques. Qui sont donc ces frères si heureux, ces frères authentiques si dignes de louange, que l'envie ne divise pas comme les premiers, que l'argent ne sépare pas comme les deuxièmes, que la sottise n'éloigne pas de Dieu comme les troisièmes, et que la multitude des hérésies et des sectes ne disjoint pas ? Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. Beaucoup d'appelés font des hérésies ; peu d'élus demeurent frères. Ces quelques-uns, ces élus, sont les frères de Jésus : contre l'envie, ils gardent l'unité de l'esprit ; contre l'argent, la pauvreté volontaire ; contre la sottise, un amour fort comme la mort ; contre la malice des schismatiques, la charité fraternelle.

En dehors de ces quelques hommes que Dieu a choisis pour les rendre conformes à l'image de son Fils, afin qu'ils soient un comme eux-mêmes sont un, on ne trouve guère, ou plutôt on ne trouve absolument personne dans le monde entier qui puisse habiter dans l'unité. Remarquez donc le verbe « habiter », qui signifie demeurer immobile dans l'unité. D'autres encore habitent avec ceux qui vivent ensemble, mais par la chair, non par l'esprit ; par nécessité, non par volonté ; comme des étrangers, non comme des indigènes ; comme des pèlerins, non comme des membres de la maison ; enfin comme des hommes enchaînés, non comme des hommes libres. Aussi, à la mort, lorsqu'ils passent à la liberté de la gloire des enfants de Dieu, s'écrient-ils : « Le lacet s'est rompu, et nous avons été délivrés. »

III. Il semblera peut-être impossible à quelqu'un que les saints demeurent immobiles dans l'unité, puisque je veux entendre par cet « un », ou par cette unité, rien d'autre que Dieu lui-même — le seul qui soit véritablement un, ou plutôt l'unité même, comme je le montrerai dans la suite. Il demandera : quel mortel

demeure immobile en Dieu, quand il paraît si rare et si difficile d’aller vers lui ne serait-ce qu’un instant ? Prenez garde qu’« aller vers Dieu » et « demeurer en Dieu » ne sont pas la même chose. Aller vers Dieu indique un mouvement ; demeurer en Dieu, la stabilité. Lorsque nous disons habiter dans l’unité ou demeurer tourné vers Dieu, l’expression latine peut heurter, mais l’accord du sens la justifie : il n’est pas grave de pécher parfois contre Priscien, si, par cette faute, on peut édifier un chrétien.

C'est pourquoi nous disons de demeurer en Dieu, car demeurer en Dieu implique à la fois stabilité et mouvement. La stabilité se rapporte à la finalité de l'intention, tandis que la mobilité renvoie au progrès de l'affection. Ainsi, les saints demeurent en Dieu de manière stable et mobile : mobile, car l'esprit s'éloigne souvent de Dieu et se tourne à nouveau vers Lui ; stable, car l'intention ne change jamais. De même, les philosophes concevaient la sphère céleste comme mobile et immobile : mobile, car elle tourne perpétuellement autour de son centre ; immobile, car elle ne se déplace pas. De même, les saints sont à la fois mobiles, car ils aspirent toujours au but, et immobiles, car ils poursuivent un dessein inébranlable. Par conséquent, les saints demeurent en Dieu tant qu'ils tendent vers Lui ; les anges, quant à eux, demeurent en Lui de manière immuable : les uns en Dieu, les autres en Dieu. Mais ce sera lorsque tous les saints et les anges seront ensemble en Lui, de Lui, par Lui et avec Lui. En Lui, il est question de justice ; de Lui, de substance ; par Lui, de grâce ; avec Lui, de permanence. Dans la justice, la ressemblance ; dans la substance, la création ; dans la grâce, la réconciliation ; dans la permanence, l'immuabilité. Ne soyez pas surpris que la réconciliation soit dite s'appliquer aux hommes et aux anges ; car, de même que les hommes sont retournés à la grâce de Dieu, de même les anges sont entrés dans la paix des hommes, afin qu'ils ne forment qu'un seul troupeau, comme un seul berger. Et, en vérité, nous possédons toutes choses en partie ; mais lorsque la perfection

viendra, ce qui est partiel disparaîtra, et Dieu sera tout en tous. IV. Un en plusieurs manières et de multiples façons : Car il est dit, un selon le rassemblement, comme un seul troupeau, puisqu'il est rassemblé de nombreux animaux ; selon la ressemblance, comme une seule voix de plusieurs chanteurs, réduite à une seule, pour la ressemblance de l'harmonie ; selon la composition, comme un seul corps composé de diverses parties ; Selon la petitesse, comme un atome, qui se rapproche de l'unité d'autant plus qu'il ne subit aucune division ; selon la simplicité, comme une âme, qui, bien qu'ayant en elle des facultés diverses, est néanmoins une et simple dans sa substance. Un atome pourrait aussi être appelé un selon la simplicité, mais il est plus juste de l'appeler un en soi, selon la petitesse, comme un point, un instant, car, bien qu'ils ne puissent être divisés en eux-mêmes, il peut en exister des parties divisibles, de même que plusieurs atomes constituent un corps divisible, plusieurs points forment une ligne sécable, plusieurs instants composent un temps interpolé. On peut peut-être dire la même chose de l'âme, qu'elle est une partie constitutive d'une chose divisible, c'est-à-dire l'homme, et qu'elle n'est donc pas justement appelée une selon la simplicité : ce qui est certainement vrai. Car rien n'est véritablement simple, sauf Dieu. Il est donc nécessaire d'admettre que Lui seul est suprêmement et fondamentalement un, qui n'est ni composé de parties, ni rassemblé de substances diverses, ni uni d'éléments semblables ou dissemblables, ni divisé en une petitesse indivisible.

L'unité ne se réduit pas à une seule entité, ni ne se disperse en de multiples puissances telles que l'âme, le point, la voix, le troupeau et le corps. Par conséquent, puisqu'il n'y a qu'un seul Dieu, il est déjà probable que l'unité soit attribuée à Dieu seul. V. Notons que cette unité même, dont nous parlons ici, est loin d'être séparée de l'unité qui fait partie du nombre ; car cette unité ne peut être multipliée en un nombre ; de même, aucun nombre binaire, ternaire ou autre ne peut en être constitué,

comme on le dit habituellement du nombre, qui est un ensemble d'unités. Mais elle tire son étymologie du grec, et l'unité est appelée quasi onitas, c'est-à-dire entité ou essentialité : d'où aussi, chez les Grecs, ὤν, c'est-à-dire substantiel, à savoir en soi et par soi seul, subsistant immuablement et éternellement, Dieu est appelé. Or, il existe une certaine similitude entre l'unité numérique et l'unité substantielle. Car, de même que l'unité est considérée comme la source et l'origine de tous les nombres, de même Dieu est, d'une certaine manière, la source et l'origine de toutes choses : une source, en raison de la majesté de sa puissance inépuisable ; une origine, en raison de la dignité de la substance créatrice sans commencement. VI. Je voudrais maintenant l'expliquer également unité par unité, afin de partir de la première, c'est-à-dire jusqu'à l'unité suprême. Et d'abord, je souhaite en effet rassembler brièvement les espèces d'unité, afin de pouvoir décrire de manière concise ce qu'il convient de retenir de chacune. On parle donc d'unité de rassemblement, de similitude, de composition, de petitesse, de simplicité. Le rassemblement se rapporte à la communauté monastique, où le Bon Pasteur a rassemblé ses brebis de l'Orient et de l'Occident, afin qu'elles puissent reposer avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux. La similitude renvoie à la conformité des mœurs, de sorte que, de même que nous louons le Seigneur d'une seule voix, de même aussi d'un seul cœur et dans une harmonieuse similitude de mœurs. La modestie suggère l'humilité, par laquelle on s'oppose toujours à celui qui, le premier, a abandonné l'unité par orgueil. La simplicité correspond à la pureté d'intention, qui purifie et prépare le regard à la vision de Dieu, car heureux les cœurs purs, car ils verront Dieu (Mt 5). Ce qui est suprême et béni pour l'individu. La charité suprême et bénie, une en soi, sera alors tout en tous, pour l'éternité et au-delà, pour tous les âges des âges. Amen.

HOMÉLIE II.

Au verset 2 : « Comme un onguent sur la tête, qui descend sur la barbe, la barbe d'Aaron. » I. « Comme un onguent sur la tête. » Chaque mot de ce psaume est pesé selon son importance ; il ne faut donc négliger aucun détail. Comme le montre la comparaison : « comme un onguent sur la tête, qui descend sur la barbe, la barbe d'Aaron. » Cette comparaison est très familière à la théologie pour trois raisons : par ornement, par commodité, et parfois aussi par nécessité. L'ornement relève du charme du savoir, la commodité de la facilité de compréhension et la nécessité de la difficulté du sujet. Car il orne souvent une phrase semblable, comme dans les proverbes ; il éclaire parfois les choses obscures et cachées, lorsqu'on dit, par exemple, que tout ce qui est dit à l'auditeur peut être utile.

Ce qui suit est appelé la ressemblance de ce qui précède. La nécessité contraint parfois à n'utiliser la ressemblance que pour les sujets que même les esprits les plus vifs abordent, et qui rendent les sens les plus aiguisés difficiles à appréhender, comme lorsque les saints parlent du mystère de l'Incarnation, de la naissance de la Vierge ou des attributs de la Trinité. Ils emploient des ressemblances pour nous persuader de ce qu'ils ressentent, car ils ne peuvent exprimer par la seule raison ce qu'ils désirent. C'est pourquoi j'ai dit que ce type de ressemblance est particulièrement utile à la théologie, car rien n'est plus déroutant pour la raison humaine, ni plus complexe, que de traiter de choses qui, sans être contraires à la raison, se révèlent pourtant la dépasser. De plus, orner les phrases et expliquer les choses obscures par des ressemblances est une pratique commune à tous. Considérons donc la nature et la finalité de la ressemblance dont nous parlons : trois éléments se dégagent : l'ornement, la commodité et la nécessité. Afin de souligner davantage ce qu'il avait dit de bon et de délicieux, il orna aussitôt chacun de sa propre image et dit : « Bon comme toi, délicieux comme un onguent. » Et comme, pour les

ignorants ou même pour les plus capables, ce qui était dit « résider en chacun » pouvait être obscur, il était nécessaire d'ajouter une comparaison pour faciliter la compréhension. Et puisque la multitude de Ta douceur, ô Seigneur, est grande, voire inexprimable, ressentie par ceux que Tu caches dans le secret de Ton visage, c'est la raison principale pour laquelle il fut dit « comme un onguent sur la tête », afin que, du moins par une comparaison, il soit donné de comprendre ce que moi et mes semblables n'avons encore pu expérimenter d'aucune manière. Tu l'as caché à ceux qui craignaient, mais, comme le disent ceux qui l'ont expérimenté, Tu l'as révélé à ceux qui aiment. Je commencerai donc à aimer, du moins maintenant, si toutefois cet amour dans mon âme peut étendre ses frontières, car si l'amitié a grandi, la connaissance qui en découle grandira aussi. Maintenant donc, il est agréable de s'approcher du sacrement de ressemblance, car je suis heureux d'avoir trouvé les causes de l'assimilation. II Comme un onguent sur la tête. L’onguent sur la tête, je l’entends comme la divinité du Christ, l'homme qui, oint de l'huile de joie, de l'onguent de majesté et de grâce, rendait cette âme bénie capable de cette onction et de cette gloire. Cette douce et exquise onction était immense, certes, mais elle a reçu sans mesure la plénitude de la divinité qui s'est déversée corporellement en lui. Comme je l'ai entendu corporellement, j'ai respiré, alors que j'étais mort, pour Élisée, courbé et affaissé, afin d'élever l'enfant. Car lorsque j'étais charnel et que je ne pouvais goûter aux choses de Dieu, mon âme s'attachait au Fils de la Vierge, et je commençais à méditer, chair, chair, homme, homme, et j'ai trouvé du miel caché dans un rayon de miel, un onguent précieux dans un verre d'une pureté absolue. J'ai entendu dire que pour ceux qui le recherchent, le miel exhale parfois sa douceur, l'onguent son parfum. Heureux celui qui a eu la grâce d'en faire l'expérience ! Je sais une chose : car il est bon et agréable d’y habiter dans l’unité, de sorte que, comme le rayon de miel jouit toujours de son miel,

De même que cette âme heureuse ne manque jamais de bonheur, de même, sinon de la même façon, parfois même les petits enfants y goûtent un peu, car c'est doux (Ps. 31). Car c'est le pain qui fortifie le cœur de l'homme au milieu de cette horreur et de notre solitude, jusqu'à ce que la pauvre veuve de Sarepta rassemble tous ses vases dans une seule maison, et qu'ils soient tous remplis à ras bord de l'huile d'Élisée, et alors l'huile restera. Mais maintenant, il est nécessaire qu'elle ne reste pas immobile, mais qu'elle coule et se répande sur le malheureux, qui gît blessé par des brigands sur le chemin, et qui a grand besoin de remède. C'est pourquoi ce parfum jaillit de la source vive du royaume angélique, et irrigue toute l'étendue de ta terre, ô Emmanuel, depuis les cieux les plus hauts, depuis son origine jusqu'à la vallée de Jéricho (Ps. 17), où il rencontre les blessés et les faibles, guérissant toute langueur et toute infirmité (Mt. 10). C'est pourquoi cela semble être une bonne œuvre. Se demander qui sont ces bienheureux à qui daigne descendre cette onguent si puissant, si efficace, si doux. III. Ce qui descendit dans la barbe, la barbe d'Aaron. La barbe est une chose impassible, prééminente sur tout le corps, adhérant à la chair, recevant sa croissance de la chair, mais placée sous la tête. Tels sont donc, je crois, ces esprits supracélestes, impassibles par nature, prééminents sur le corps de toute l'Église par un certain privilège de dignité, adhérant au Verbe lui-même qui s'est fait chair, avec un amour perpétuel, se multipliant de la même chair ; et leur réforme, quant à leur nombre, mais au-dessus d'eux-mêmes, adorant le même Dieu comme homme. Car c'est lui seul, devant qui il est donné qu'en son nom tout genou fléchisse (Philippiens 11). Et c'est cela qu'il voulait confirmer en doublant la barbe, afin de dire que cette barbe n'appartenait à personne d'autre qu'à Aaron, celui qu'on appelle la montagne de la force, celui qui, d'une simple pierre, devint une montagne immense et élevée : véritablement immense, car elle remplissait le monde, véritablement élevée, car elle est au-dessus de tout ; puissance et principauté. C'est pourquoi lui seul porte la barbe, car à lui sont soumises toutes

les créatures angéliques. De lui, donc, comme de la citadelle de toutes choses, une abondance de grâces descend sur les anges les plus proches. Je levai les yeux vers ces montagnes d'Israël, vers les puissances du ciel, montagnes très hautes et protectrices, espérant que de là viendrait pour moi le secours. Je scrutai chacun d'eux, les rues et les ruelles de la ville, guettant que quelqu'un me donne quelque chose de sa plénitude. Et voici, chacun tient ce qu'il a, de peur qu'un autre ne lui prenne sa couronne ; et personne ne peut rien leur arracher des mains. Comme je l'ai dit, d'où viendra donc le secours ? J'ai consulté le Prophète, et il m'a répondu : « Car il n'y a personne qui fasse le bien, pas même un seul » (Ps. 101). C'est pourquoi, attendant, j'ai attendu en lui seul, et il a agi envers moi, car il est miséricordieux, et le Tout-Puissant a fait pour moi de grandes choses. Vraiment grandes ; car il a aussi ouvert tout le sein de sa miséricorde, et a donné à l'homme sa chair pour nourriture, son sang pour boisson, son âme pour prix, sa divinité

comme un parfum. Il n'a rien laissé d'incommunicable, il a fait de tout ce qui lui appartenait notre propriété. Parce qu'il nous a servis lui-même, que ce soit le Seigneur des armées ou le Seigneur des armées, ils sont tous devenus nos serviteurs, du plus haut au plus bas, toute la cour des anges. Car tous sont des serviteurs envoyés pour le ministère en vue du salut de ceux qui l'hériteront (Hébreux 1). Dans XV. Remarquez qu'il est dit : tous ; nul n'est exclu, pas même ceux qui assistent le souverain de toute la terre. Et quoi d'étonnant ? Il n'y a aucune créature invisible, aucune vertu, aucune puissance qui puisse juger une fonction indigne de Lui-même ; puisque le Seigneur des armées a daigné exercer son ministère lui-même, en sa personne même, et même se dévoiler entièrement, de sorte que certains saints disent que presque tous ses ministères sont indignes de Lui.

Il a mis en danger les siens pour sauver les nôtres. C'est pourquoi non seulement l'abondance des onguents embellissait la barbe, mais même la robe de notre Pontife, et bien plus encore, sa plus grande douceur, descendait jusqu'à ses

vêtements extérieurs. Décrire la texture, la forme, la manière ou la qualité de sa robe est certes l'affaire d'un autre, et, je l'avoue, dépasse mes capacités. Aussi, je ne veux parler que du bas de sa robe, qui en est aussi la partie la plus humble, la plus proche de la terre, loin de la tête. Et assurément, plus on est bas, plus on est proche de moi, qui voudrais atteindre la plus basse place parmi les publicains et les prostituées évangéliques ! Car, bien qu'ils semblent loin de la tête, ils sont pourtant comptés dans la robe du Seigneur. Je vois qu'il y en a autour de la poitrine du Seigneur, qui puisent et répandent de son cœur le plus profond ; d'autres autour de ses bras, qui embrassent et chérissent les enfants de la mère unique ; D'autres autour des reins, qui persévèrent dans une virginité perpétuelle ; d'autres autour des jambes, qui soutiennent les membres de toute l'Église. Seul le pan du vêtement descend, comme vil, comme indigne, et pourtant, par la grâce du Seigneur, jamais séparé du vêtement du Seigneur. Telle est la vie des pénitents, ô excellent psalmiste d'Israël, prophète du Seigneur, instrument du Saint-Esprit ! Avec quelle beauté, avec quelle magnificence tu as consolé les pénitents ! Mon cœur a entendu et tremblé de joie, mes entrailles ont été émues, car tu évoques les amis de l'Époux ; ceux qui reposent sur le sein de Jésus, qui sont conduits à l'écart sur une haute montagne. Seuls les pécheurs pouvaient douter qu'eux aussi appartiennent au sacerdoce royal. Aussi, daigne te pencher sur les misérables, chéris les déchus, ceux qui pleurent le soleil. Ce qui descendit jusqu'au bord de son vêtement, l'onguent qui imprègne toute la région céleste, l'onguent qui nourrit et gouverne toutes les substances de la demeure terrestre, qui répand la sève vitale sur tous les arbres du paradis, la bouche même vers les fils de la colère, les fils de l'enfer. Chose merveilleuse ! Il descendit vers la semence impie, vers la progéniture des vipères. Qui étaient, mais non avec Lui, et vivaient, mais non Lui ; et étaient sages, mais non Lui, aussi insensés, aussi ingrats, que des étrangers. Que l'âme du pécheur renaisse donc, et qu'elle applique tout son être au Créateur, sa vie au Rédempteur, sa sagesse à l'Inspirateur, afin qu'elle

n'enlève à personne ce qu'elle sait, ce qu'elle vit, ce qui la fait subsister ; mais qu'elle attribue le tout à tous, le tout à chacun, car une seule onction, une seule douceur, la douceur est Dieu, qui vit et règne pour les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE III

Verset 3 : Ce qui descendait sur le bord de son vêtement, comme la rosée de l'Hermon qui descendait sur le mont Sion. Je le ferai, car il me semble, d'après le Timée de Platon, qu'il convient dans tout traité, d'examiner d'emblée le sujet abordé. Ce discours ne porte ni sur les villages et les champs, ni sur ce qui est familier aux âmes mondaines et orgueilleuses. Il porte sur cette onction invisible qui accompagne les humbles et les simples, et qui opère des merveilles divines dans le cœur contrit et humble : « L'insensé ne connaîtra pas, l'insensé ne comprendra pas ces choses » (Ps. 10, 1). Insensé est celui qui ne se connaît pas lui-même ; insensé est celui qui ne comprend pas la bonté de Dieu. Et ce double mal est engendré par l'orgueil seul, qui prive l'homme de la connaissance de lui-même et de la compréhension de Dieu ; c'est pourquoi les insensés sont désormais innombrables. L'ignorant restera ignorant (1 Corinthiens 14) : l'insensé ne connaîtra donc rien ; et : Le Saint-Esprit lui ôtera les connaissances qui sont sans intelligence (Sagesse 1) ; l'insensé ne comprendra donc rien. Que ne saura-t-il pas, et que ne comprendra-t-il pas ? Que tes œuvres sont grandes, ô Seigneur (Psaume 1888), par lesquelles tu opères le salut au milieu de la terre, au milieu d'un cœur contrit et humble, afin que ton Esprit repose, lui qui est si humble et si paisible, et je tremble à tes paroles. J'ai caché tes paroles dans mon cœur ; et la crainte et le tremblement m'ont saisi, ta sensibilité, et je me suis détourné de mes mauvaises habitudes. J'ai compris que sans toi je ne peux rien faire, et je suis profondément humilié. L'insensé ignore tout cela, car il est orgueilleux, bruyant et présomptueux ; par présomption, il offense Dieu, par tumulte, il nuit à son prochain, par orgueil, il se perd lui-même. Ce n'est pas sans raison qu'il est dit : « Les insensés et les vauriens périront. » Ô Seigneur, que le pied de l'orgueil, le pied glissant, le pied maudit, dans lequel tous les hommes et les anges sont tombés, commettant l'iniquité par le mal, ne le fasse pas tomber ; car tu résistes aux méchants : c'est pourquoi ils ont été chassés, et qu'ils n'ont pu

subsister. Mais aux humbles, tu accordes la grâce qui seule peut libérer l'homme des liens et des chaînes du péché, le ramener sur le chemin de la justice, le fortifier dans un bon dessein, le conduire au repos promis : premièrement, afin qu'il ne s'égare pas ; deuxièmement, afin qu'il ne s'égare pas ; troisièmement, afin qu'il ne retombe pas ; quatrièmement, afin qu'il ne porte pas de fruit. C'est la quatrième veille, celle où les travailleurs sont sauvés. Remarquez les sortes de grâces ; Il y a la grâce libératrice, la grâce justifiante, la grâce confirmante, la grâce glorifiante. C'est cette onction invisible, multiple, subtile et efficace, répandue un peu plus haut, qui est descendue jusqu'aux pierres, afin qu'il puisse relever les enfants d'Abraham de la poussière, et du fumier faire surgir

les pauvres. Et voyez quel genre de personnes il trouve, d'où il les conduit, afin qu'il puisse les promouvoir, pour qu'un jour il soit rétabli dans son rang d'antan et digne d'obtenir le trône de gloire. Il le trouva languissant et enflé, puant ; de la plante des pieds au sommet de la tête, il n'y avait en lui aucune santé. La languissement mène à l'incontinence, l'enflure à l'orgueil, la puanteur au blasphème : le blasphème s'accomplit par la parole, l'orgueil, la pensée, l'incontinence et l'action. C'est pourquoi le plus puissant médecin envoie un onguent efficace pour guérir, qui guérit immédiatement la languissement, supprime l'enflure et chasse la puanteur. Et parce que les contraires s'opposent, il oppose l'honnêteté de l'incontinence, l'humilité de l'orgueil et la gravité du silence du blasphème. Il fit tout ce qu'il voulut et, en un seul homme, il ressuscita ces trois évangéliques morts, dans la maison, à la porte, dans le monument : le cœur, la langue et la main. Une corde à trois brins est difficile à rompre ; mais l'onction qui accomplit ces choses est toute-puissante. H. C'est pourquoi, celui qui a tant donné à l'étranger, voyez aussi combien il a fait lors de l'exode d'Israël hors d'Égypte. Car il est présent auprès des mourants, présent auprès de ceux qui partent, présent auprès de ceux qui se reposent. Car qui peut supporter patiemment l'angoisse de la mort, s'il n'a pas l'Esprit

pour le consoler ? Qui n'est pas terrifié par les attaques des démons, s'il n'a pas un aide, un tentateur ? Qui peut entrer dans le repos, s'il n'a personne qui soit prêt à partir ? C'est pourquoi l'onction est présente partout, réconfortant avec douceur le malade, afin qu'il endure non seulement avec patience, mais parfois aussi avec joie ; qu'il s'en aille paisiblement et repose en paix. Oh ! combien est grande la puissance de cette onction !

La tentation, la grâce, la gloire, qui apaisent tant de douleurs, chassent les horreurs, exhalent des parfums, au départ de l'angoisse, au passage de la misère, au sein d'Abraham, siège le pauvre avec les princes réunis auprès du Dieu d'Abraham, et occupe une place sur le trône très élevé, très élevé pour les anges qui ne tombent jamais, élevé pour les hommes ressuscités ! Là aussi, l'onction descend jusqu'au bord du vêtement, non pas n'importe comment, non pas humblement ; mais comme la rosée de l'Hermon descend en abondance sur le mont Sion. L'Hermon est appelé la lumière exaltée, c'est le Christ, qui s'est abaissé jusqu'à la mort. C'est pourquoi aussi Dieu l'a exalté (Philippiens 11), mais non seul. Lui seul a été abaissé, mais non seul a été exalté : car il a attiré à lui toutes choses, à lui seul, comme le chemin, la vérité et la vie (Jean 14). Le chemin, ici pour ceux qui errent à cause de nombreuses erreurs et d'un vaste exil, la Vérité, d'ici : pour ceux qui partent, lorsqu'ils laissent derrière eux la vanité et le mensonge. La Vie, lorsqu'ils atteignent la terre des vivants, où l'Hermon répand sa rosée sur eux et en eux, où la vraie lumière fait scintiller sa splendeur sur eux et descend jusqu'au bord de leur vêtement, comme sur le mont Sion. Ô mont Sion, cité du vrai David, tour élevée, située en hauteur, et sur tes murs la garde des anges ! Ô cité sainte, qui a le Christ pour roi, un sénat une multitude de saints, une armée un chœur d'anges, des légions de compagnies de martyrs qui ont livré des batailles victorieuses jusqu'au sang versé. Ô belle cité, comme le Soleil juste !

brille sur toute ta terre, comme la rosée de l'Hermon y coule et la fertilise ! Malheur à moi, chassé de ton camp comme un

lépreux ! Ah ! si seulement je pouvais dresser ma tente dans tes parvis, ou du moins à tes abords ! Dans tes parvis habite celui qui est dans l'abondance, dans tes abords celui qui est prospère. Je suis misérable, je ne suis ni dans l'abondance ni dans la prospérité ; mais je ne sais pourquoi les fantasmes de mes pensées reviennent chaque jour vomir comme un chien impur. Non pas comme les petits chiens qui mangent les miettes tombant de cette table céleste, de la table des fils de Dieu, assis à ce repas sur le sein de Jésus. Il ne me reste que trois choses à pleurer, à retenir, à craindre : à cause des maux passés, à cause du présent, à cause de l'avenir. Car je sais que là où ces trois sont réunis au nom de Jésus, il est au milieu d'eux ; non pas comme un Époux, mais comme le Seigneur ; non pas encore comme un Époux inspire l'amour, mais comme le Seigneur inspire la terreur : en l'un, pourtant, c'est Jésus, en l'un, le Sauveur, bien que dans l'un, il paraisse plus doux, dans l'autre, plus dur. Je rougis néanmoins, car la crainte me saisit encore ; je rougis tout entier et je supporte à peine ma lassitude. Mais pour que mon âme ne soit pas engloutie par une tristesse plus grande encore, elle trouve un peu de réconfort dans ce qui est écrit : « Heureux l’homme toujours craintif » (Proverbes 27). Toujours, je l’ai toujours remarqué et je l’ai caché dans mon cœur. Je crains la grâce qui vient, la grâce qui s’en va, la grâce qui revient. À son arrivée, elle inspire en moi la crainte de l’offenser ; à son départ, elle me fait trembler de peur de tomber aussitôt à mon retour ; elle suscite la crainte de la perdre à nouveau. Donnée, elle me remplit de joie ; retirée, elle me tourmente ; rendue, elle me pousse aussitôt à plus de sagesse. Qu’il en soit ainsi, Seigneur ; que ta crainte demeure toujours en moi, car plus elle dure, plus elle s’imprègne de chasteté jour après jour, afin qu’elle demeure à jamais. Mais lorsqu'elle aura été purifiée jusqu'à la pureté et changée en respect filial, alors je lirai clairement dans le livre de l'expérience que ta crainte justifie et humilie le pécheur, afin qu'il se tienne ainsi devant tes vêtements, de sorte que le vêtement symbolise la santé et la bouche l'humilité. Car je sais que les saints et les humbles de

cœur bénissent ton nom et reçoivent part à ton héritage, dans ton royaume des cieux, où l'abondance de ton onction descend sur eux, pour les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE IV

Au verset iv : Car c'est là que l'Éternel a ordonné la bénédiction et la vie pour toujours. 1. Car c'est là que l'Éternel a ordonné la bénédiction et la vie pour toujours. Quel commencement gracieux que ce psaume, qui pose les fondements de la bonté et de la joie de l'œuvre qui suit ! Mais sa conclusion, qui achève le discours sur la bénédiction et la vie, n'est pas moins gracieuse. Que ce harpiste, ce jeune homme noble, est sage ! Son harmonie, avec une ligne si juste, répond au début par la fin ! Il est réjouissant de voir, dans ce court psaume, ce char d'Israël, ce nouveau char de David, sur lequel Jérusalem, ayant été déposée l'arche de l'alliance, fut conduite, au son des cris de joie et des instruments de musique. Ce n'est pas une nouveauté pour l'interprète ! 50

David représente symboliquement le Christ, l'arche d'alliance, l'Église qui, par la ferveur de la confession et la joie de la dévotion, par l'harmonie de toutes les vertus, tend vers la Jérusalem céleste, notre mère, montée sur un char. Dans le présent psaume, on distingue quatre roues : les deux premières, inscrites au début du psaume, et autant disposées divinement à la fin. Les deux suivantes symbolisent la bonté et la joie, les deux dernières, la vie et la bénédiction. La joie réside dans l'amour de Dieu, la bonté dans l'amour du prochain, la vie dans l'incorruptibilité du corps, la bénédiction dans l'intégrité de l'âme. Nous possédons les deux premières, nous gardons les deux dernières en espérance. Et par ce char, nous sommes arrachés au milieu de la vanité, pour ainsi dire, par le char de feu d'Élie. De ce char de feu, je crois que le Prophète a dit : « Ses roues sont un feu ardent » (Daniel 6). L’amour n’est-il pas ouvertement comparé à un feu, là où il est dit : « Les grandes

eaux ne peuvent éteindre la charité » ? (Cantique des Cantiques, VIII). Or, l'auteur de la charité lui-même, lorsqu'il la divise en deux préceptes, a assurément placé deux roues jumelles sur son char et sur le nôtre. Quant aux deux roues suivantes, à savoir l'incorruptibilité et l'intégrité, que nous avons qualifiées de ardentes, je les illustrerai par la comparaison évoquée précédemment. Le ciel où furent créés les anges est appelé empyréen, c'est-à-dire ardent, affirme Denys d'Athènes dans son ouvrage Sur la Principauté sacrée. Mais ardent non par chaleur, mais par splendeur, de même que l'enfer est appelé ardent, non par splendeur, mais par ardeur, car les esprits infernaux brûlent sans être illuminés, tandis que les esprits célestes brillent sans être tourmentés ; or, aux enfers règne une ardeur ardente sans splendeur, et aux cieux une splendeur ardente sans ardeur. Ainsi, notre future incorruptibilité corporelle et notre intégrité spirituelle sont perçues comme ardentes, car la splendeur du corps embellira également l'âme. Et pour éviter toute confusion, voire toute incongruité, pour un profane, que je qualifie l'âme ou le corps d'âme ardente, et par là même l'intégrité de l'âme ou l'incorruptibilité du corps d'ardentes, il faut savoir que, dans les définitions des philosophes, l'âme elle-même est appelée feu, bien qu'invisible. Pour le prouver, ils ont évoqué deux propriétés virtuelles du feu : la chaleur et la puissance, affirmant qu'il est tel qu'il possède, détruit ou consume ; mais cette chaleur, c'est par elle qu'il nourrit et gouverne la substance à laquelle il est uni. Et, en conséquence, et cela me semble tout à fait logique, ils ont défini l'âme comme un feu qui réchauffe et nourrit son corps d'une chaleur modérée, et qui, par les fenêtres des yeux, attire la lumière à son image, s'en réjouit et l'aime. Ayant donc prouvé par la raison et par l'autorité que ces roues dont nous parlons ici sont à juste titre qualifiées de ardentes, il est maintenant souhaitable de connaître la forme, les parties et la composition de chacune d'elles ; alors il rassemblerait l'ensemble du chariot et exposerait ainsi le discours proposé sur les quatre roues.

II. Premièrement, la forme. La forme d'une roue est désignée par son cercle même, qui découle de sa rondeur, laquelle, selon Jérôme, est la plus belle de toutes les figures. Cependant, sauf erreur de ma part, cette figure est moins belle à regarder qu'elle n'est profonde à comprendre ; et je montrerai qu'elle est plus utile à l'esprit qu'agréable aux yeux. L'Apôtre dit : « Car les perfections invisibles de Dieu se voient comme à l'œil nu, étant perçues par ses œuvres » (Romains 1). En portant mon regard sur la totalité des choses visibles, je ne trouve aucune image qui proclame plus expressément ni plus justement l'éternité du Créateur que celle où elles sont ornées de l'éclat de la rondeur, car en elles ne peuvent en aucune façon être dénotées ni commencement ni fin. Il me semblait donc que tout ce qui se trouve dans le monde est plus beau, plus sublime, plus lumineux, comme par exemple le soleil, la lune, le globe étoilé et la machine elle-même, dans le cercle de laquelle, dit-on, le corps tout entier est contenu, fut donc formée sous la forme d'une came, afin que la créature rationnelle du Créateur puisse en comprendre l'immensité. Je ne m'étendrai pas sur cette institution juive, ajoutant les couronnes, les cercles, les sphères, les anneaux et le reste de la mule ainsi formés, sans lesquels ni le temple ne peut être achevé, ni le tabernacle érigé, ni l'autel, ni la table, ni l'arche transportés, ni les barres placées, ni la lampe, ni le labre achevés, ni le suprahuméral rationnel connecté. Tout cela respire les sacrements et la perfection de l'Église, tantôt dans la chair, tantôt dans l'ensemble ; tantôt dans les membres, tantôt dans la tête ; tantôt du présent, tantôt de l'avenir ; le plus souvent de la chair, jamais de l'âme. Je propose souvent des énigmes et des figures concernant l'homme tout entier, qu'il serait fastidieux de détailler, et j'ai jugé impossible d'en aborder d'autres. J'en viens aux sacrements du Nouveau Testament, que je considère d'autant plus profonds, et assurément plus dignes, et parmi eux, ce terrible, ce mystère divin et singulier qu'est le corps du Christ. Les Pères n'ont pas coutume de le consacrer autrement que sous une forme ronde , de sorte que non seulement la chair sans péché, mais aussi le

Verbe lui-même, qui demeure et subsiste dans son éternité, sont toujours compris comme offerts au Père dans sa chair. Et ceci, par conséquent, je considère que cela contribue grandement au progrès de l'amour de ce qui a coutume de bénir les âmes du prêtre. Je vois aussi une autre chose digne d'être rappelée dans le cercle du sacrement : puisque Galilée est interprété comme un autel roulant, on comprend que celui-ci est celui qui siège sur l'autel, sur les chérubins, dont les roues, dans Ézéchiel, sont qualifiées de roulantes à cause de Galilée qui préside. Ainsi, comme on peut le comprendre de ce qui précède, la rondeur est le signe de la perfection. C'est pourquoi j'appelle ces quatre roues, à juste titre et selon la raison, car c'est précisément dans les deux premières, c'est-à-dire dans l'amour de Dieu et du prochain, que se trouve la perfection de la religion ; et dans les deux autres, c'est-à-dire dans l'incorruptibilité du corps et dans l'intégrité de l'âme, que se trouve la plénitude du bonheur humain. Car le poète, avec son

…et il tenta de décrire l'homme, et en résumé il soumit : « Tout est lisse et rond.» (HORAT. Sat. 1. 11, sat. 7, verset 85). Maintenant donc, après la description de la forme, passons aux parties des roues. III. Les parties intégrantes des roues sont les canti, les rayons et les modoli. Je souhaite donc attribuer à chaque roue ses canti, ses rayons et ses propres modoli. La première roue, l'amour de Dieu. Cette roue a la connaissance de Dieu comme modoli intérieur, d'où procèdent, à savoir, les rayons divisés et multiples des méditations, auxquels sont liés et imbriqués, tout au long de la circonférence, les canti multiformes et nuancés des dévotions, où la perfection est le plus manifeste. La deuxième roue, l'amour du prochain. Ce module intérieur est la vertu de miséricorde, d'où émanent les rayons de la compassion et de la clémence fraternelle, vers lesquels se projettent de nombreux chants, autant qu'ils s'y rattachent, pour soutenir le prochain avec lequel ils accomplissent des œuvres de piété. La troisième roue, l'intégrité de l'âme, est ainsi faite : elle est constituée du cube de la justice

parfaite, des rayons de la pleine connaissance et des chants de la joie suprême. Les parties de cette roue droite, prises individuellement, sont soit de peu de valeur, soit totalement inutiles, soit même contraires au bien et nuisibles ; ainsi, assemblées de part et d'autre et réduites pour ainsi dire à la composition d'une seule roue, autant que mon entendement puisse le comprendre, rendent à notre âme le bonheur plein et parfait. Car il existe six petits obstacles qui souillent ou punissent tout bien de l'âme. Notre joie est souvent soit impure à cause de l'agitation voisine de la luxure, soit suspecte à cause de la faiblesse de la conscience d'autrui. Et notre justice devient souvent un fardeau à cause du corps, corrompu et pesant sur l'âme ; et elle devient aveugle à cause de l'ignorance invincible qui nous est innée ; et notre savoir nous enfle souvent d'orgueil par la vanité du dogme, ou nous attriste lorsque nous reconnaissons notre propre faiblesse. Mais lorsque Dieu est tout en tous, ni l'orgueil ni la tristesse ne s'opposeront à notre savoir, ni la gravité ni l'ignorance n'entraveront la justice, ni le soupçon ni le désir n'envieront la joie, car la conscience sera humble grâce à la justice et joyeuse grâce à la joie, la justice aisée grâce à la joie et discrète grâce au savoir, et la joie pure grâce à la justice et sans plainte grâce au savoir. Vient ensuite la quatrième roue, que l'on a décrite plus haut comme incorporelle. Et celle-ci, comme les autres, possède sa propre petite roue, qui est la vivacité imperturbable et immortelle. De là découle pour ainsi dire un agencement quintuple de rayons, à savoir une intégrité subtile et en toutes choses agréable à l'esprit, une parfaite harmonie des cinq sens, les chants étant extérieurement ordonnés selon la forme, la quantité, la qualité et la splendeur. Là où rien n'est déformé, rien n'est superflu, rien n'est incongru, rien n'est obscur, mais où en toutes choses le corps de notre humilité sera réformé, conformé au corps de la lumière divine, afin que cette promesse soit accomplie

et il est dit : « Les justes brilleront comme le soleil dans le royaume de leur Père » (Mt 111). Attribué comme but… était,

par la composition des roues, maintenant la jonction même du chariot doit être rassemblée, qui aura au moins trois éléments : deux essieux qui relient les quatre roues, et le moteur auquel les deux essieux sont attachés tour à tour. IV. C’est pourquoi, dans la partie avant, tournée vers le ciel, ces deux roues, à savoir l’intégrité de l’âme et l’incorruptibilité du corps, sont unies par cette paix de Dieu qui surpasse toute intelligence. Et je comprends que cette paix n’est autre que la puissance et la sagesse de Dieu, Jésus-Christ. Il est notre paix, lui qui fait des deux un seul être (Éph. 11), de sorte que la chair ne désire plus l’Esprit, ni l’Esprit l’Esprit.

Car, parmi les hommes, une nation ne lèvera plus l'épée contre une autre, et l'on ne fera plus la guerre. Il y aura un sabbat et une fête perpétuelle dans la ville qui portera le nom du Seigneur. Toutes ces choses, et même bien plus grandes que ce que l'entendement humain peut comprendre, nous les attendons à recevoir, et nous les possédons déjà dans l'espérance. C'est en effet pour cela que nous tenons toutes choses, comme le dit l'Apôtre : « C'est par l'espérance que nous sommes sauvés » (Romains 5:11). Car nous avons déjà reçu les prémices de cette paix, lorsque personne, par les châtiments de la puissance du contraire, ni par les troubles de la corruption qui nous accablent, ne pourra nous détourner du repos qui est en Jésus-Christ, tandis que l'Esprit soutient notre faiblesse. V. À l'arrière de ce char, les deux faces des roues, symbolisant l'amour de Dieu et l'amour du prochain, rejoignent l'axe de la droite intention, car elles incitent à aimer Dieu chastement, c'est-à-dire pour soi-même, et le prochain purement, c'est-à-dire pour Dieu. Du centre de cet axe émane l'espérance, qui conduit jusqu'au Christ et se prolonge ainsi à l'ensemble du char. Sur celui-ci repose l'arche d'alliance, c'est-à-dire l'âme de tout juste ; elle renferme une urne d'or pleine de manne, et porte en mémoire le Christ, homme de grâce et de vérité ; ainsi que les tables de l'alliance, où est reçue la connaissance des préceptes de Dieu, et le bâton d'Aaron, orné de fleurs, doux souvenir de la

Vierge Marie, empli de respect. Et pour que cette arche ne tombe pas facilement de son chariot, il est nécessaire de la soutenir d'un mur carré, afin qu'elle ait devant elle le désir de la présence du Christ, derrière elle le mépris du monde, à gauche la force contre l'adversité, à droite l'habitude contre l'espérance. Les bœufs qui tirent ce chariot sont tous des anges de l'administration envoyés au ministère de l'arche de l'alliance, afin qu'elle reçoive l'héritage du salut. Les bœufs, sous le joug de l'harmonie sociale, uni au gouvernail de la puissance divine, solidement liés par les liens de la charité humaine, conduisent l'arche de Dieu dans la Sion céleste, dans la Jérusalem céleste, notre mère. Mais ce qui est lu, que les bœufs ont rué et que l'arche a basculé, et que le prêtre, voulant la relever, est tombé par présomption (2 Rois 6), comprend ainsi que l'âme doit être exercée par les tentations, et, tandis qu'elle parcourt les rues et les ruelles de la ville ; Si par hasard elle trouve son bien-aimé, des anges bienveillants lui sont envoyés, et les gardiens des remparts la frappent, la blessent et lui ôtent son manteau, afin de savoir si elle porte la pure beauté de la vertu, si elle cherche un ami par hypocrisie ou en toute sincérité. C'est pourquoi, parfois, dans un élan d'ardeur, elle passe outre même les gardiens, de peur d'être vaincue par les difficultés et tentée. Car l'amour est fort comme la mort, et l'envie est dure comme l'enfer (Cantique des Cantiques). Mais parfois, comme l'arche de l'alliance, elle s'incline, elle s'humilie, et, ne pouvant supporter le poids de la gloire, elle est renversée, mais non écrasée ; elle est courbée, mais non prosternée, car elle n'est pas reçue dans le doux lit de la pure conscience, comme si elle était faible. Si quelqu'un se considère comme appartenant à la race élue, au sacerdoce royal, qu'il ne s'arroge pas le droit de supplanter le soutien de cette âme par sa fausse vertu, qu'il ne prétende pas se justifier mieux, qu'il ne cause aucune peine à une âme pleine de Dieu, de peur que l'indignation ne s'élève et que la présomption ne soit confondue, car celui qui touche une telle âme est comme s'il touchait la prunelle de l'œil de Dieu, qui hait

toujours la présomption et l'orgueil, et qui accorde grâce et gloire aux humbles pour tous les siècles des siècles. Amen.

HOMÉLIE V.

Définition du lieu et nombreuses divisions des lieux, puis du lieu de pénitence et de solitude. De même que précédemment, s'écartant du texte, il est emporté dans le char de David, de même ici, traitant de diverses choses, négligeant le texte, il erre. 1. Sur la description du lieu, j'ai entendu beaucoup de choses, tantôt similaires, tantôt très différentes, que si je voulais rassembler toutes les discussions,

Les éléments proviennent du corps humain, si petit que, selon les physiciens, la nature corporelle ne peut rien contenir de plus infime. Or, les choses corporelles sont simples, indivisibles, comme l'unité, l'atome, etc., que l'on appelle tous individus, d'abord et naturellement. Je dis naturellement, car lorsqu'on parle d'un individu de trois manières – par sa solidité, comme un diamant ; par sa spécificité, comme cette main ; par sa petitesse, comme une pierre –, seule cette dernière semble naturellement et proprement être qualifiée d'individu, car elle ne se divise ni par le fer, comme une main, ni par l'art, comme un diamant, ni d'aucune autre manière. Certains affirment que de tels corps ne sont pas quantité, pas plus qu'ils ne sont division, car, selon Aristote, toute quantité semble composée. Il distingue la quantité continue et la quantité discrète, et, décrivant chacune, il affirme que l'une possède des parties reliées à un terme commun, tandis que l'autre possède également des parties, mais non reliées à un terme commun. Ils en déduisent donc qu'un corps simple n'existe pas. Un corps reçoit une quantité, sinon il peut être divisé en parties et ainsi privé de simplicité. Je ne suis pas d'accord avec cela. Le corps est sans quantité, mais je pense qu'Aristote n'a pas donné une description de la quantité simple, mais seulement de la quantité composée. Tout corps reçoit donc une quantité ; pourquoi le lieu d'un corps serait-il un lieu,

puisque c'est seulement selon le corps que l'on juge du lieu ? III. Un lieu corporel composé et solide est ce vide qui contient un tel corps et auquel on peut ajuster la hauteur, la largeur et la longueur selon une certaine dimension, comme une arche et autres. Le lieu mathématique est cette capacité dans le cadre de laquelle un tel corps est contenu, qui, selon la hauteur et la largeur, ou toute autre dimension, ne peut être décrite d'aucune manière, comme le son, la voix, le bruit, le sifflement et beaucoup de choses semblables : ce que les mathématiques, c'est-à-dire les choses scientifiques, appellent dans la lumière. IV. Le lieu incorporel de toute nature est l'habitude des choses incorporelles dans quelque chose, soit concevablement, comme une chimère dans la pensée, soit intelligiblement, comme un genou ; Au niveau de l'espèce ou émotionnellement, comme l'amour dans l'esprit ; ou, accidentellement, comme la justice en l'homme ; ou potentiellement, comme un ange dans les espèces visibles ; ou naturellement comme une surface colorée ; ou personnellement, comme un être vivant dans sa chair ; ou intelligiblement, comme un esprit créateur insufflé dans l'Esprit créateur. Il est concevable, comme le dit Tilius, que la pensée humaine ne soit perçue que par un certain fantasme ; intelligible, qui imagine la raison émotionnelle, pure et lumineuse, quel que soit son sujet ; désirer, et est une étude dont la description est une application véhémente à faire quelque chose de ma volonté ; accidentel, que l'on peut appeler son avènement, qui, selon le témoignage d'Auguste, apporte un changement à la chose à laquelle il arrive, et peut être présent et absent indépendamment de la corruption du sujet ; potentiel, capable de changer le cours habituel de la nature, qui est un certain pouvoir qui lui est inné ; n po-

Naturel, qui ne dépasse pas les limites du cours habituel et ancien, tel qu'il a été établi et persiste depuis l'origine ; personnel, qui représente en soi un individu de substance rationnelle ; intelligible est ce qui seul est accessible à tout et seul bon intellect pour en jouir. À cela seul est attribuée

l'intelligibilité, car le reste des substances incorporelles sont qualifiées d'intelligibles. V. Par conséquent, le lieu intelligible est l'attitude de toute substance rationnelle envers Dieu : et cette attitude ou ce lieu est une voie dans la connaissance, et une autre voie dans l'amour, dans la réalité, et jamais sans un amour parfait la connaissance de ce bien ne peut être parfaite. Par conséquent, le lieu intelligible se trouve, d'une manière imparfaite, comme chez les hommes ; d'une autre manière parfaite, comme chez les esprits orgueilleux. Et notez que, tout comme le lieu corporel est jugé selon le corps, le lieu intelligible l'est selon la quantité de connaissance ou d'amour, c'est-à-dire que l'archange Michel est dit avoir une attitude ou un lieu en Dieu, et un autre pour toute personne inférieure ou supérieure dans ces ordres. Et bien que tous soient parfaits sans aucune connaissance, l'un est plus heureux que l'autre, plus qu'un autre dans la même connaissance inférieure : je ne dis pas plus imparfait, comme un cercle est plus petit qu'un autre, mais non pas plus imparfait. Par conséquent, puisqu'ils sont parfaits en connaissance, il s'ensuit qu'ils sont parfaits et sans amour, car bien que sans amour il puisse y avoir une certaine connaissance de ce bien, il ne peut y avoir d'amour pour lui sans une certaine connaissance, et dans tout intellect pieux, ces deux sont également unis, où, selon Grégoire, l'amour lui-même

est connaissance. Mais comme il ne sera facile de discuter de cet abîme d'amour et de connaissance que lorsque, comme cela a été promis, la substance humaine aura été transfigurée en égalité avec les anges, il est plus agréable de souhaiter et d'espérer leur perfection que de la définir. Et c'est pourquoi j'aborderai le lieu intelligible, qu'on appelle imparfait, car il est plus facile à discuter, et peut-être plus utile à explorer. VI. L'imparfait, tel qu'il a été assigné ci-dessus, se divise en sombre, sombre, lumineux et lumineux. Les ténèbres sont dépourvues d'amour, les ténèbres sont emplies de crainte ; la lumière est mêlée d'amour et de crainte ; la lumière, exempte de toute crainte, n'est éclairée que par l'amour. La première catégorie

concerne l'orgueilleux incorrigible, la seconde les convertis et les débutants ; la troisième ceux qui sont avancés et accomplis, car seul Dieu accueille ceux qui sont allés au-delà. L'orgueilleux est dans les ténèbres, il marche dans les ténèbres et ne sait où il va, car les ténèbres ont aveuglé ses yeux. Cependant, ayant une certaine connaissance de Dieu, il possède un lieu intelligible, mais plongé dans les ténèbres ; car la lumière brille dans les ténèbres, c'est donc un lieu intelligible ; mais les ténèbres ne l'ont pas comprise, c'est pourquoi le lieu est obscur et terrible. Car tout orgueilleux qui, comme Pharaon, a endurci son cœur, est accusé d'impiété et commet un crime contre Dieu. Car, par cette malheureuse ressemblance, il devient membre de celui qui, au commencement, était véritablement égal.

Il s'est comporté comme un homme pervers, mais maintenant il s'oppose à Dieu et s'élève au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu ou qui est adoré. Et puisque, par imitation, l'homme pervers est orgueilleux tous les jours de sa vie, et que son orgueil ne cesse de croître, tandis que Dieu résiste aux orgueilleux et humilie tout arrogant, un grand chaos s'est assurément instauré entre les ténèbres et la lumière, et il n'est en aucun cas permis à quiconque de passer d'un endroit à l'autre, ni d'un lieu à l'autre. Car puisque Dieu est lumière, et qu'il n'y a point de ténèbres en Lui, Il a fait des ténèbres Son refuge pour eux, et Il demeure dans une lumière inaccessible, si bien qu'il est maintenant légitimement crié avec crainte : « Enlevez le méchant, de peur qu'il ne voie la gloire de Dieu ; car il ne verra point la lumière » (Ésaïe 27). VII. Hélas pour l'aveuglement du cœur humain, qui a conduit à ce qu'il n'y ait plus ou presque plus de différence entre les démons et les hommes, les enfants des ténèbres ! Pire encore, ils ne savaient ni ne comprenaient qu'ils marchaient dans les ténèbres ; ils détournaient le regard, refusant de voir jusqu'au bout, se bouchant les oreilles comme des vipères, de peur d'entendre et de comprendre, et de considérer comme le dit le Prophète : « Revenez, transgresseurs, à votre cœur ! » (Ésaïe 46). Mais

n'entendront-ils pas toujours, ne comprendront-ils pas toujours ? Ils entendront et comprendront, certes, mais en vain, car, selon le prophète, seule la colère donnera l'intelligence à celui qui entend (Ésaïe 28). Car ils ne se moqueront pas toujours de ces ténèbres intérieures comme des fous, mais ils seront jetés dans les ténèbres extérieures, où le Seigneur les écrasera d'une double contrition, car ils t'ont provoqué, ô Seigneur, dans leurs vanités. Car ils se réjouissent d'avoir fait le mal, et exultent dans les pires choses, le mal en acte, mais le pire en pensée. Car, bien qu'ils satisfassent leurs convoitises de bien des manières, ils ne parviennent jamais à accomplir ce qu'ils désirent : c'est pourquoi, corrompus dans leur chair, corrompus dans leur âme, ils doivent nécessairement se revêtir, de leur propre confusion comme d’un double vêtement. Je te remercie seul, bon Jésus, qui m'as conduit, moi, ton condamné, d'une main forte et d'un bras étendu, hors des ténèbres de cet orgueil, comme tu l'as fait, à travers les eaux d'une forte tentation, vers le désert d'une pénitence laborieuse, lieu d'affliction, lieu de crainte. C'est le lieu que j'ai décrit un peu plus tôt comme sombre et plein de crainte : je ne veux pas le survoler si rapidement, ni limiter ma prière à un résumé trop strict, car j'en ai beaucoup lu dans le livre de l'expérience, et depuis longtemps, je m'y suis attaché avec un vif intérêt. En ce lieu, tribulations et angoisses m'ont saisi, les douleurs de la mort éternelle m'ont entouré, et comme les eaux débordantes, mon rugissement s'est élevé, car le Seigneur, engloutissant mon esprit, m'a cerné tel un abîme, et comme la mer a recouvert ma tête. Hélas ! l'abîme de la peur découle des trois autres abîmes, à savoir l'abîme du péché, l'abîme du jugement, l'abîme des tourments infernaux. Dans l'abîme du péché gît le ver, dévorant sans cesse la conscience avec insatiabilité. Dans l'abîme du jugement de Dieu, la sentence demeure irrévocable. Malheur à l'homme misérable, que le troisième abîme attend, là où brûle le feu inextinguible. C'est pourquoi !

L'abîme de mon péché appelait l'abîme des jugements de Dieu, tous deux plongeant le pécheur dans l'abîme de la destruction éternelle. VIII. À cette pensée si horrible, je fus terrifié, et tous mes os furent troublés, et je dis : « Je ne verrai pas, absolument, je ne verrai pas le Seigneur Dieu sur la terre des vivants. Mais je descendrai aux portes de l'enfer, et dans les profondeurs de l'enfer, tout ce qui m'appartient descendra » (Job 151). Ainsi, mon âme demeurait en enfer chaque jour, et comme un homme pervers, j'étais chassé du regard de Dieu à chaque instant, de sorte que mon âme malheureuse était souvent contrainte de crier : « Désespoir, je ne vivrai plus jamais ! » Tout cela fut accompli, bon Jésus, au bruit de tes cataractes, la voix de tes inspirations cachées, multiples et terribles. Par cette voix, Seigneur, tu as fait trembler la terre et tu l'as troublée. Cette voix, comme le grondement des grandes eaux, comme la voix du Dieu sublime, comme un vent violent brisant les navires de Tarsis, comme un vent fort et puissant : et vraiment fort et puissant, car il renverse les montagnes de l’orgueil et écrase les rochers de l’obstination devant le Seigneur. Non pas dans l’esprit du Seigneur, et après l’esprit de trouble (3 Rois 19) ; car la terre fut ébranlée et trembla ; car le Seigneur regarda la terre et la fit trembler et vaciller, fidèle à la repentance. Non pas dans le trouble du Seigneur, et après le trouble du feu (ibid.), à savoir le feu du zèle du Seigneur dévorant toute la terre, un feu allumé dans la colère du Seigneur et brûlant jusqu’aux profondeurs de l’enfer, profondément endormies. où reposera le Seigneur ardent et impie. au milieu des dix – où je suis Dieu le juge, auquel nul ne peut résister, même apaisé ; La tribulation désigne le tourment de la conscience accusatrice, l'angoisse de celui qui est effrayé ; l'attente de cette terrible sentence ; le malheur, la damnation préparée pour les esprits mauvais ; la misère, la conjonction des hommes avec les démons eux-mêmes. Mais le retrait des lumières engendrera les ténèbres, d'épaisses ténèbres, ce tumulte de l'air agité ; la conflagration du monde entier soulèvera un nuage, mais la confusion de tous les élus sera un

tourbillon. La trompette appartient au ministère des anges, son son sert à l'assaut et à la subversion de tous les méchants qui, une fois enlevés, inspireront la crainte aux anges, et, terrifiés, seront purifiés. Si donc les anges craignent, si le juste est sauvé avec peine, moi, méchant contre Dieu, injuste envers mon prochain, meurtrier envers moi-même, où apparaîtrai-je ? Où irai-je loin de l'esprit de mon juge ? Où fuirai-je loin de sa face ? Nul ne peut le détourner, nul ne peut lui résister, nul ne peut le tromper, nul ne peut le corrompre, car il est partout, il est omnipotent et il est le meilleur. C'est pourquoi, la nuit, je méditais en mon cœur, je consultais ma raison, j'interrogeais ma conscience sur la nécessité d'agir. Et tandis que mon esprit était inquiet et mes pensées troublées, l'Esprit de conseil vint et me murmura à l'oreille : « Car notre Dieu est le Dieu du salut, une source qui lave les péchés et les souillures, un rocher de refuge pour les hérissons ; blessé à cause de nos iniquités, il a été meurtri. »

Telle fut ma part durant les jours de ma vanité. Ma terre était également vide, car tout y avait été anéanti jusqu’au fondement : il n’y restait rien de bon, rien de la grâce, hormis le seul fait qu’une créature de Dieu ne pouvait cesser d’être. Les ténèbres couvraient la face de cet abîme intérieur, la face d’une conscience pécheresse, comme le voile couvrait le visage de Moïse : mon cœur sans intelligence s’était obscurci, mon esprit et ma conscience étaient souillés, et je ne pouvais voir. Pourtant, l’Esprit de Dieu était porté sur les eaux : plein de bonté et de miséricorde, il gouvernait les eaux de mon agitation et de mon instabilité, afin que je ne m’écoule pas tout entier et ne périsse pas.

XI. « Et Dieu vit que la lumière était bonne » : la lumière de sa visite, la lumière de mon illumination. Il la sépara des ténèbres, afin qu’il n’y eût désormais aucune participation du Christ avec Bélial, aucune société de la lumière avec les ténèbres. Il appela cette lumière « jour », car celui qui y marche ne trébuche pas ; et il appela ces ténèbres « nuit », car nul ne peut y travailler.

Ainsi fut fait un jour, le premier jour : un, parce que l'ennemi qui s'est le premier éloigné de l'unité n'appartient pas à ce jour ; le premier, parce que, dans l'ordre du progrès pénitentiel, il est le premier des six jours de l'action divine par lesquels on passe au sabbat de la contemplation. Ce jour a pour soir la crainte et pour matin la consolation ; c'est en ce premier jour que l'homme commence à entrer dans ce lieu intelligible que j'ai appelé lumineux.

Et maintenant, pour ne pas exposer ma simplicité à la risée de ceux qui s'imaginent être quelque chose et qui, lorsqu'ils entendent une nouveauté, la tournent en dérision ou la portent aux nues selon la qualité de celui qui parle, non selon qu'elle est bien ou mal dite, qu'un tel homme sache par quelle grâce de la Divinité j'ai appelé intelligibles ces lieux vers lesquels, et à travers lesquels, on tend. Ces expressions ne doivent donc paraître ni absurdes ni présomptueusement nouvelles, puisque je trouve chez les docteurs de l'Église que le Christ Seigneur est appelé une bienheureuse région où, selon la diversité des âmes, on peut comprendre diverses qualités de demeures. De là cette parole d'Augustin : « Sans aucune controverse, Dieu lui-même est une région de la béatitude de l'âme. »

Entré désormais, par la miséricorde du Christ, dans ce lieu au soir d'un seul jour, je désire me hâter et je voudrais recevoir de lui la grâce de parcourir avec ordre les autres jours jusqu'au sabbat, où seulement et principalement il est donné de se tenir en repos, de célébrer le sabbat, et de voir combien le Seigneur est doux, lui qui vit et règne dans tous les siècles des siècles. Amen.